

**La mia casa (brani)
Ma maison (extraits)**

Claudio Damiani

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

Des poètes d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Damiani, C. (1994). La mia casa (brani) / Ma maison (extraits). *Liberté*, 36(3), 107–119.

CLAUDIO DAMIANI

Né à San Giovanni Rotondo, en 1957. Il vit à Rome. Il a été le fondateur de la revue *Braci*, qui a paru de 1980 à 1984. Il a publié *Fraterno* (Abete, 1987). Il est l'auteur d'une pièce de théâtre, *Il rapimento di Proserpina*, montée à Rome en 1986. Il a publié des poèmes dans diverses revues, dont *Prato pagano*, *Nuovi Argomenti* et *Poesia*, et figure dans l'anthologie *Secondo quaderno italiano di poesia contemporanea* (Éd. Cuerini, 1992). Enfin, il est coéditeur, avec Fabio Sargentini, de *l'Almanacco di Primavera* (L'Attico editore, 1992).

LA MIA CASA

(brani)

Il sentiero sale fiorito
sorridente di biancospini bianchi.
Come mi vede è contento
e vuole giocare girando le curve.
Ora gioca a nascondersi
perché scompare sotto i miei occhi.
« Di bei sassi — gli dico — sei adorno
e d'erbe grasse e muschi profumati sei cinto,
però non nasconderti, perché se ti nascondi
io m'impiglio tra i triboli e i rovi. »
E lui riappare e io lo vorrei baciare,
lo vorrei stringere e accarezzare.
E ecco mi siedo, e anche lui si siede.
Voglio vedere un po' il paesaggio.
Mangio una mela. I pioppi, giù a valle,
scorrono lungo il ruscello,
le fronde degli ulivi sono d'argento.
Mi sdraio. « Come sei duro ! »
Vorrei capire l'ordine, penso,
della natura, perché il ruscello scende così dritto
e ogni cosa procede avanti.
E mi sembra di essere un fiore
nato ieri lungo il sentiero.
E sono stato sempre fermo,

MA MAISON

(extraits)

Le sentier monte fleuri
avec un sourire d'aubépines blanches.
Dès qu'il me voit il est content
et veut jouer à faire tourner les courbes.
À présent il joue à se cacher
puisqu'il disparaît sous mes yeux.
« De pierres — lui dis-je — tu es orné
et d'herbes riches et de mousses parfumées tu es entouré,
mais ne te cache pas parce que si tu te caches
je reste pris entre les racines et les ronces. »
Voici qu'il reparaît et je voudrais l'embrasser,
je voudrais l'enlacer et le caresser.
Et voici que je m'assois, que lui aussi s'assoit.
Je veux voir un peu le paysage.
Je mange une pomme. Les peupliers, en aval,
courent le long du ruisseau,
les feuillages des oliviers sont d'argent.
Je m'étends. « Comme tu es dur ! »
Je voudrais comprendre l'ordre, je pense,
de la nature, parce que le ruisseau descend en ligne droite
et chaque chose va droit devant.
Il me semble être une fleur
née hier le long du sentier.
Je suis toujours resté immobile

eppure scendevo a valle
e presto sfiorirò.
Tu sentiero stai sempre zitto
e non dici niente
e quando mi addormento
anche tu ti riavvolgi e rannicchi
vicino a me e ti addormenti.

même si je descendais en aval
et bientôt je fanerai.
Toi sentier tu restes silencieux
et ne dis rien
et quand je m'endors
toi aussi tu t'enroules de nouveau et te blottis
près de moi et tu t'endors.

Le foglie dell'eucalipto
hanno sfiorato la tua guancia.
Gli eucalipti stanno male,
sono magri, stanno morendo.
Oh, accarezza i loro rami,
bacia, amore, le loro foglie.
Gli eucalipti hanno sete nella terra arida
senza il tuo piede.
Tu eri magra, avevi le labbra bianche
e il sale del mare era sulla tua pelle
e trascorrendo con l'alba eri profumata di rosmarino,
nella notte avevi colto i fioretti.
Tu toccavi con i tuoi piedi i tetti delle case
e le case si risvegliavano,
le rondini volavano nel cielo azzurro
intorno a una chiesetta.
C'era una scuola, piccola, senza tetto
e la campanella era stata rubata.
Tu camminavi sulla terra piatta,
tu camminavi sulla strada che non finiva,
i tuoi piedi discioglievano la brina.

Les feuilles de l'eucalyptus
ont effleuré ta joue.
Les eucalyptus sont malades,
maigres et mourants.
Oh, caresse leurs branches,
baise, amour, leurs feuilles.
Les eucalyptus ont soif dans la terre aride
sans ton pied.
Tu étais maigre, avais les lèvres blanches,
le sel de la mer enveloppait ta peau
et passant avec l'aube tu sentais le romarin,
dans la nuit tu avais cueilli les petites fleurs.
Tu touchais avec tes pieds les toits des maisons
et les maisons s'éveillaient à nouveau,
les hirondelles volaient dans le ciel bleu
autour d'une église.
Il y avait une école, petite, sans toit
dont la cloche avait été volée.
Tu marchais sur la terre plate,
tu marchais dans la rue qui ne finissait pas,
le givre fondait sous tes pieds.

Tu accarezzavi i campi
e baciavi le zolle tenere.
Tu baciavi sulle case i tetti
che erano rimaste sole.
Tu accoglievi nel tuo seno le volpi
e tutti quelli che erano rimasti.
Tu portavi la notte azzurra
come ogni notte ancora sopra i tetti,
tu portavi la mattina bianca
alla finestra della mia stanza.
La scuoletta era rimasta sola
(tu rubasti la campanellina),
tu mettesti, dentro di lei, della paglia
per farci dormire le pecore.
Tu baciavi i fiori che spuntavano
sul patio della mia casa,
tu facevi nascere il grano
intorno alla mia casa, nel mio giardino,
tu rompevi i vetri della finestra della mia stanza
e facevi entrare il raggio della luna
e la rugiada delle stelle.

Tu caressais les champs
et embrassais les mottes de terre tendres.
Tu embrassais les toits des maisons
qui étaient restées seules.
Tu accueillais les renards en ton sein
et tous ceux qui étaient restés.
Tu apportais la nuit bleue
comme chaque nuit encore au-dessus des toits,
tu portais le matin blanc
à la fenêtre de ma chambre.
La p'tite école était restée seule
(tu volas la p'tite cloche),
tu mis de la paille à l'intérieur
pour y faire dormir les moutons.
Tu embrassais les fleurs à peine naissantes
sur la terrasse de ma maison,
tu faisais pousser le grain
autour de ma maison, dans mon jardin,
tu brisais les carreaux de la fenêtre de ma chambre
et laissais entrer le rayon de lune
et la rosée des étoiles.

Della leonessa magra che aveva fame avevi il viso,
della leonessa triste.

I leoni quel poco che avevano trovato avevano mangiato
e a lei non davano niente.

Tu camminavi e si piegavano le tue gambine
nel deserto della mia infanzia
in un tempo che io non ero ancora nato.

Ma l'aria bianca ti baciava intorno
e ti accarezzava le guance,
l'aria povera come i fiori del biancospino
e del perastro.

C'erano solo fiori che tu coglievi con le dita,
c'erano solo fiori e non frutti
che ti coronavano la fronte
con le loro spine.

De la lionne maigre qui avait faim tu avais le visage,
de la lionne triste.

Le peu que les lions avaient trouvé ils l'avaient mangé
et ne lui donnaient rien.

Tu marchais et tes jambes de gamine se pliaient
dans le désert de mon enfance

en un temps où je n'étais pas encore né.

Mais l'air blanc t'embrassait tout autour

et te caressait les joues,

l'air pauvre comme les fleurs de l'aubépine

et du poirier sauvage.

C'était seulement des fleurs que tu cueillais avec les doigts,

seulement des fleurs et non des fruits

qui te couronnent le front

avec leurs épines.

Che bello che questo tempo
è come tutti gli altri tempi,
che io scrivo poesie
come sempre sono state scritte,
che questa gatta davanti a me si sta lavando
e scorre il suo tempo,
nonostante sia sola, quasi sempre sola nella casa,
pure fa tutte le cose e non dimentica niente
— ora si è sdraiata ad esempio e si guarda intorno —
e scorre il suo tempo.
Che bello che questo tempo, come ogni tempo, finirà,
che bello che non siamo eterni,
che non siamo diversi
da nessun altro che è vissuto e che è morto,
che è entrato nella morte calmo
come su un sentiero che prima sembrava difficile, erto
e poi, invece, era piano.

Comme c'est beau ce temps
semblable aux autres temps,
que j'écrive de la poésie
qui de tout temps s'est écrite,
que cette chatte devant moi se lave
et que s'écoule le temps,
bien qu'elle soit seule, presque toujours seule dans la
maison,
qu'elle fasse même toutes les choses et n'oublie rien
— maintenant elle est couchée, par exemple, et regarde
autour —
et que s'écoule son temps.
Comme c'est beau ce temps qui, comme chaque temps,
finira,
comme c'est beau que nous ne soyons pas éternels,
que nous ne soyons différents
d'aucun autre qui a vécu et qui est mort,
qui est entré calme dans la mort
comme sur un sentier qui d'abord semblait difficile, raide
puis au contraire devenait facile.

*Traduit de l'italien par Paul Bélanger,
avec l'aide de Marc André Brouillette*